

MOTORDOME

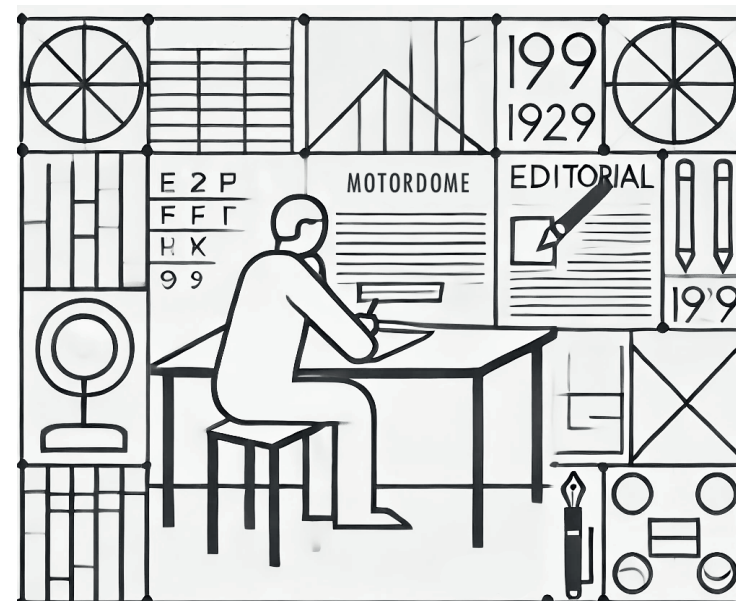


No 5

ROCK'N'ROLL TAKE 4



sur un magazine



Depuis un an que nous existons, la marche à suivre est simple, comme notre éléphant sur un vélo le représente très bien : faire un portrait plus ou moins exact du petit monde de l'art au Québec.

Pour cela, comme tout le monde, nous payons notre place au musée, nous envoyons des artistes voir ce qui se passe et, en échange d'un simple café ou d'un repas habituellement de moins de 15 dollars, ils nous racontent leurs visites. Oui, quelquefois c'est impubliable, parfois c'est trop court, d'autres fois beaucoup trop long, souvent un peu hors sujet.

Pour les expos en galerie ou en centre d'art, c'est un peu le même principe, bien que le monde de l'art soit assez petit et qu'il est difficile de trouver un artiste qui n'a pas été bummer un verre de vin un soir de vernissage. Les critiques sont habituellement moins sévères, même si le travail est nul, une certaine solidarité se fait voir, souvent à mille lieues de la critique officielle. Les textes, bien que moins clairs et concis, sont pour le moins honnêtes tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit uniquement d'un point de vue.

Ensuite, on entre dans le design graphique, la photo, la maquette, les chicanes avec l'imprimeur, la soirée de bière au Pub Victoria pour se dire qu'il faudrait peut-être se mettre à vendre de la pub (après tout, on devrait, trois sur quatre travaillent en publicité).

Puis, l'impression, ce truc glauque que plus personne n'utilise, la tentation d'écrire en page couverture parce qu'on aime assassiner des arbres.

Le gros 400 piastres en distribution : Écoute mon jeune, tu chresses ça dans ta van, tu emmènes ça là, tu les sors de ta van, pis tu rembarques dans ta van, pis tu recommences à l'autre adresse. Pas mal certain qu'il ne s'est jamais arrêté pour lire un numéro.

Habituellement, en deux semaines, il ne reste plus de numéros, la moitié a sans doute pris le bord de la recup, l'autre, on n'en a pas la moindre idée.



sur l'état de la critique

Êtes-vous un journaliste culturel ? Ben non madame, pourquoi voulez-vous m'insulter comme ça ?

Nous ne sommes pas des critiques, d'ailleurs ils sont assez rares.

Mais justement, c'est quoi le point de vue d'un critique professionnel ? De la miss météo à l'universitaire chevronné de Esse en passant par le stagiaire d'été d'un hebdo de la rive sud ?

Nous en sommes au numéro 5 avec comme questionnement principal : que vaut la critique d'art au Québec ? Pour cela, nous avons envoyé la question suivante aux 20 principaux journalistes culturels couvrant l'art visuel : Quelles sont vos compétences exactement ?

Sur les 20, nous n'avons reçu que trois réponses. La première nous disant très simplement : Bac en histoire de l'art. Réponse un peu courte mais parfaite, ça nous suffit. La deuxième : chroniqueur depuis plus de 20 ans. C'est encore plus court, mais creux en plus. Et la troisième personne, considérant la question comme une « micro-agression », nous fit part d'une longue diatribe sur la place de la femme dans l'art actuel. Nous lui avons demandé si nous pouvions publier cette justement longue diatribe, nous attendons encore la réponse.

Bien sûr, il y a le critique de cinéma qui ne fait pas la différence entre un séchoir à cheveux et une Arri (mais ça ne l'empêche pas de donner des conférences sur le sujet), la fille de l'autre, comme ça arrive trop souvent au Québec engagée à cause d'un nom et non pas de la compétence. Bref pour une Karine Bouchard combien de Pénélope McQuade ?

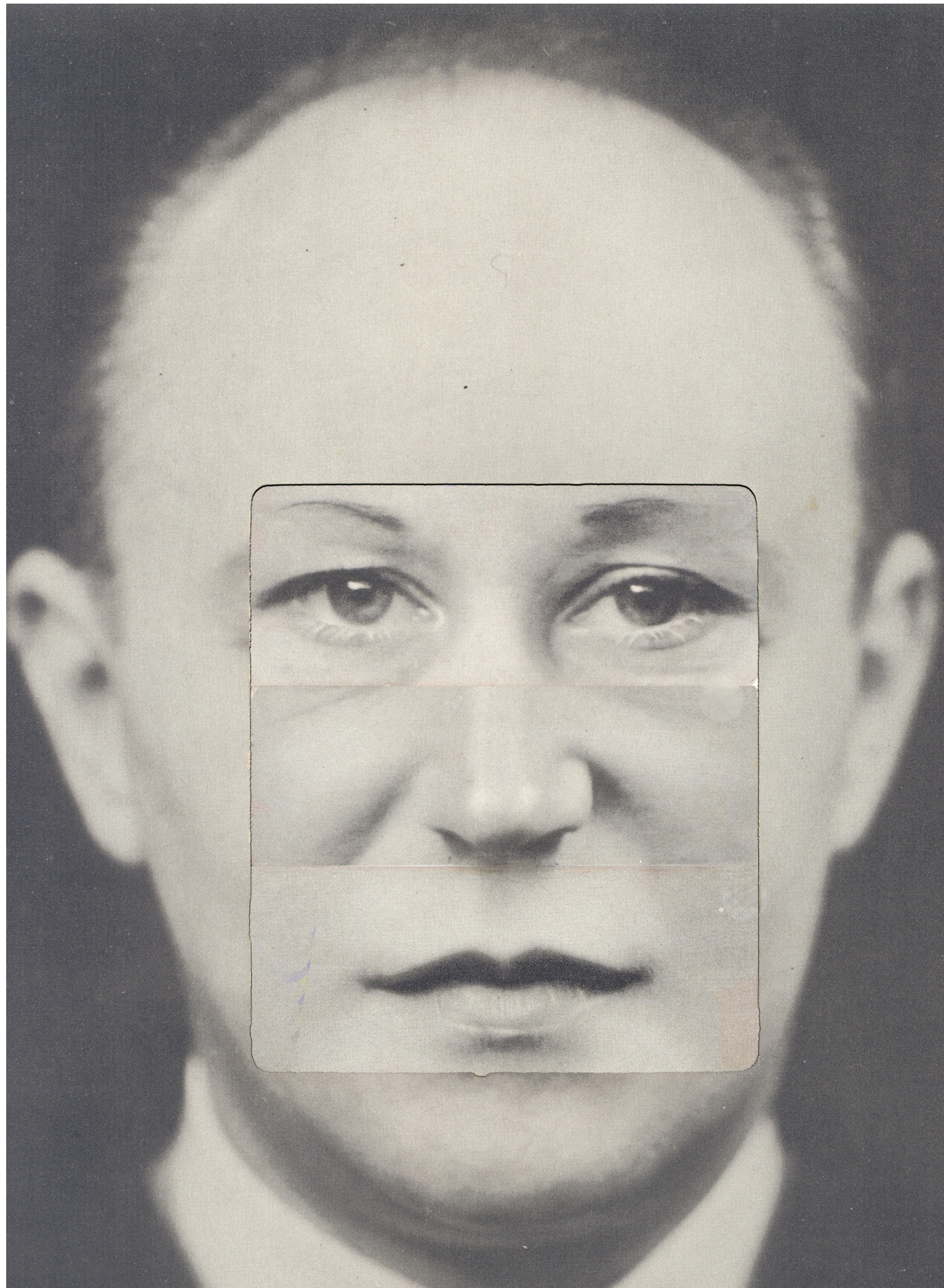
Le courageux qui se promène entre les œuvres mal foutues comme Marchand prétendait se promener entre les cadavres en Bosnie n'existe pas. On sait maintenant que Marchand se la jouait, qu'il restait terré dans son hôtel en écoutant les Rolling Stones, on sait aussi que la motivation première du pseudo courageux n'a jamais été l'art mais la frustration, Brian Sewell en était l'exemple probant.

Le critique croit fortement à son standing, bien que ce dernier soit fictif, à sa connaissance, bien que cette dernière le soit encore plus, à son influence, bien qu'elle soit pratiquement inexistante. (Pas beaucoup de journalistes québécois peuvent prétendre avoir un droit de regard sur cette fabrication sociale qu'on appelle artiste et à sa position dans le monde de l'art, bien que celle-ci soit interchangeable.)

Comme le vieux hippie qui fait encore du pouce sur la 20 en attendant qu'on le prenne afin, enfin, de l'amener quelque part, la critique d'art est doomed. Par sa propre faute, à force de bouffer de la bouffe de buffet autant à ce Festival de jazz sans jazz qu'au Musée des beaux-arts en passant par le party pour le Roch Voisine Greatest Hits, notre critique a été vidé du peu de substance qu'il possédait avant le premier 250 mots pas trop compliqués.

La question est peut-être : De ce pas beaucoup, il reste quoi ?





sur l'avant de l'événement

Chaque session, c'est la même chose : l'interminable énumération de ce que j'ai accompli devant une cinquantaine de regards bovins, puis la présentation du plan de cours, toujours le même, mais agrémenté, mode oblige, de décolonisation et de décanonisation. Ensuite, le vote, la seule occasion de toute la session de leur permettre d'utiliser leur colonne vertébrale. Une petite réflexion sur ce 40 % en examen qui constituera, ou non, la réussite du cours ? Pas de réflexion sur cette absurdité que je leur fais subir ? Aucune prise de conscience que leurs quelques 400 dollars se résument à 3 heures d'examen avec notes de cours ? Qu'une seule nuit blanche, ou une grosse peine d'amour, suffira à les amener au bord du C- ? Aucun commentaire sur cette méthode complètement dépassée, qu'utilisent uniquement les profs désabusés ou, pire encore, sans cœur, ou pire encore, sans cœur et lâches ? Non ? Pas un mot ? Pas de colonne vertébrale ? Vous allez réellement mettre vos résultats scolaires en péril à cause de ma légendaire paresse à corriger des textes de 2 000 mots avec bibliographies et notes de bas de page ? Parfait. Qui est le responsable qui va signer ?



Je connais un étudiant raté qui est devenu un critique raté avant de devenir un prof d'université raté, pour finalement se retrouver prof de volleyball dans l'un des cégeps les moins exigeants du Québec. Quand je pense à lui, je me dis que peut-être il a tout compris finalement.

J'en connais d'autres, des verbeux ceux-là, verbeux bilingues, trilingues, quadrilingues, tentant désespérément de combler leur manque de personnalité par une éducation à toute épreuve. Leur parcours est simple : cégep, bac universitaire, maîtrise, doctorat, puis la job de prof. Ils n'ont bien sûr rien connu d'autre, n'ont absolument aucune notion de ce que peut être un processus créatif, de la beauté d'un restaurant fermé pour la nuit ou d'écouter Patti Smith. Ils auraient pu choisir les mathématiques ou l'anthropologie, mais leur paresse intellectuelle leur a indiqué le chemin le plus facile, et il n'y a pas grand-chose de plus facile que l'histoire de l'art.

Donc, ils sont là, toujours un peu plus gros année après année, le regard toujours un peu plus vide, la tête, quant à elle, toujours un peu plus pleine, mais pleine de ces préjugés bon chic bon genre qui remplacent la réflexion, de cette mollesse intellectuelle qui nous permet, nous, profs désabusés, de leur faire passer n'importe quel contenu académique, rempli de n'importe quel autre contenu sociologique.

- Bon, avant de présenter le plan de cours, qui a lu ce superbe texte d'Achille Mbembe ?





au sujet de la réception de la chose

-Non, moi je crois qu'il faut que vous arrêtiez de dire des trucs. Ça vous fatigue déjà et pour les autres, vous ne vous rendez pas compte de ce que c'est. Moi quand vous faites ça, ça me fout une angoisse ; j'pourrais vous tuer je crois, de chagrin. Je vous jure c'est pas bien, il ne faut plus que vous parliez avec des gens.

-Le roi Arthur à Perceval (Kaamelott)

Il ne reste que la moitié, les autres ont eu le bon sens de foutre leur camp après la pause, se précipitant sur le centre étudiant afin de vite passer à autre chose, les imbéciles comme moi sont restés.

Des 20 autres, je suis décidément gâté; les 2 madame boomer qui se cherche une seconde jeunesse sur les bancs d'école, les deux en transition en pleine crise hormonale, l'immense queer qui pour qui tout est Queer dans la vie, le gars en cinéma qui se sent obligé de représenter la pensée magrébine dans toute son « œuvre », celle qui organise des "festival de film étudiant" très fier de son passage dans le journal de l'université, celle qui croit avoir des opinions, l'étudiant français en science po qui se demande combien de fille il pourra draguer dans le cours, le chirurgien-dentiste en manque de culture...

Et bien sûr, des kilomètres de tatou mal foutu en guise de personnalité.

Ajouter à ça le prof, en uniforme de prof, plus les 3 ou 4 anonyme de services et celle qui ignore ce qu'elle fout là vous avez pas mal le portrait complet. Ah oui, et moi, l'imbécile qui croyait avoir un cours qui fait la corrélation entre l'histoire de l'art et le cinéma.

Je vous rappelle que ce cours est moitié cours magistral et moitié discussion. C'est donc nécessaire d'être présent chaque semaine et de faire les lectures.

Si vous cherchez un cours purement magistral et/ou un cours avec seulement des examens comme mode d'évaluation vous avez mal choisi et je vous suggère de trouver un autre cours qui répond plus à vos besoins.

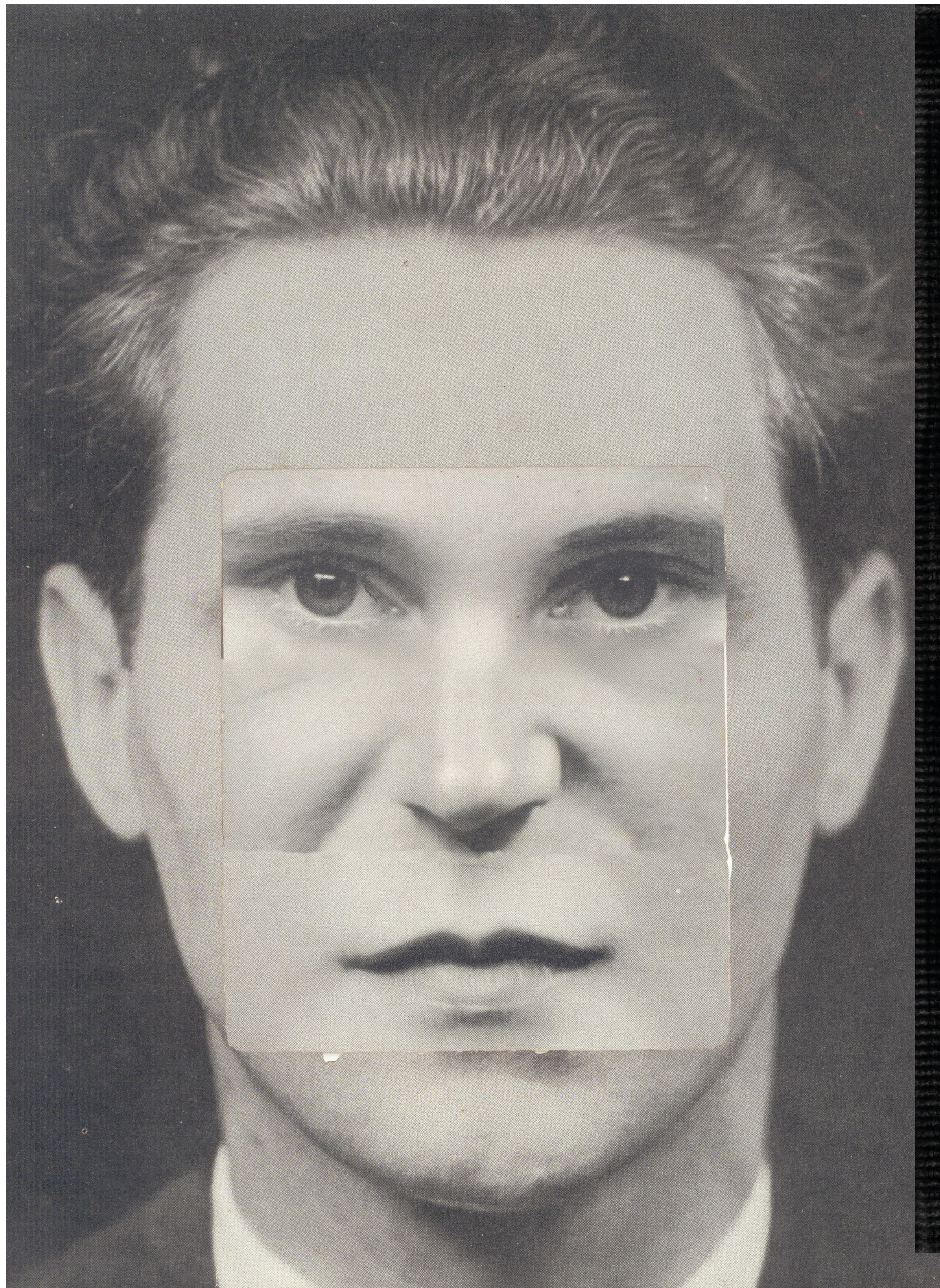
Cool, je suis le genre d'épais qui fait les lectures, seul hic est que le prof en question interprète les lectures.

Il part bien sûr sur la décolonisation, le truc à la mode, nous montre des films mal foutus qui prouvent son point (le réfuter ne lui viendrait sans doute jamais à l'esprit) puis les discussions, ces interminables discussions où l'ignorance des concepts de base est estampillée par la grandeur de leur bon sentiment. Nous sommes définitivement dans le lourd ici, le saisissant spectacle du plant de basilic voulant devenir pesto, de la mise à jour fréquente de son compte Instagram à la place des pensées de Pascal et en vedette, un plan américain sur son petit soi si précieux avec les contorsions pseudo intellectuelles que cela comporte.

C'est systématiquement débile, mais c'est toujours inattendu

-Le roi Arthur à Perceval et Karadoc (Kaamelott)





l'art américain est un problème, un nœud gordien, et mon épée n'est pas assez tranchante pour le dénouer. Pourtant, cela m'amuse d'essayer mon habileté et de tirer un peu dessus.

Pourquoi sommes-nous dans une telle situation ? Simplement parce que nous vivons dans une époque mercantile, dans le pays le plus mercantile du monde. Comme M. Crowninshield, qui a introduit le barbarisme dans la décoration intérieure, me l'a un jour cruellement mais sagacement dit : "Nous sommes tous ici, vous, moi et les autres, pour gagner de l'argent." Personne n'est particulièrement à blâmer, nous sommes tous à blâmer, peu importe à quel groupe nous appartenons. Et il y a de nombreux groupes. Passons-les en revue.

Il y a les Franco- et Teuto-Américains qui ont fait des centres d'art européens leur domicile et qui n'ont presque aucun mot gentil à dire sur leur pays. Ils viennent occasionnellement ici pour gagner de l'argent en produisant des œuvres de moindre qualité ("potboiling") puis se moquent de l'Amérique, comme Chartrain, Madrazo, etc., avec leurs poches bien remplies. "Les Américains n'ont aucun goût, vous savez. Tout est bêtise là-bas ; à quoi bon en parler. Aucun encouragement, aucune atmosphère. L'Amérique ne sert qu'à une chose : faire de l'argent." Ces fils déloyaux de la Colombie ont probablement passé de mauvais moments ici (pourquoi ne l'auraient-ils pas, vu la mauvaise qualité de leur travail ?) et n'ont pas été reconnus pendant des années. Ils sont allés à l'étranger, ont reçu une reconnaissance modeste immédiatement (les Ministres des Beaux-Arts s'en assurent) et se réchauffent dans cette reconnaissance, déversant leur rancune ou rappelant des souvenirs personnels à chaque occasion. Ils croient en la théorie cosmopolite de l'art de Whistler et ne réalisent pas que (contrairement à Whistler) ils auraient peut-être pu devenir de plus grands artistes s'ils étaient retournés en Amérique.

Et puis le public ! L'inconsidérée brutalité de ce monstre stupide, inconstant, sans honte, insatiable, insolent appelé "le public" – ce "panmufflisme contemporain", comme Flaubert l'a un jour crié dans un désespoir sauvage – ne nous épargne aucune des humiliations innommables qui sont le lot de l'artiste en lutte. Oh, la tragédie du "destin de l'artiste" qui, pour empêcher son génie de mourir de faim, doit mendier chaque centime de louange avec une servilité de chien de la part de ce public qu'il méprise au plus haut point !

La société, avec son léger intérêt pour les expositions et sa connaissance limitée de l'art, nous regarde avec mépris – "Qu'est-ce qu'il est, un artiste ? Bah !" – et ne nous admet pas dans leurs cercles intimes, du moins pas comme leurs égaux (Quels sont les artistes qui se déplacent avec succès dans la meilleure société ? Story, Munzig, Muller Ury, Stanford White – qui d'autre ?), et nous patronne soit par charité, soit pour des fins spéculatives.

l'art américain est un problème, un nœud gordien, et mon épée n'est pas assez tranchante pour le dénouer. Pourtant, cela m'amuse d'essayer mon habileté et de tirer un peu dessus.

Pourquoi sommes-nous dans une telle situation ? Simplement parce que nous vivons dans une époque mercantile, dans le pays le plus mercantile du monde. Comme M. Crowninshield, qui a introduit le barbarisme dans la décoration intérieure, me l'a un jour cruellement mais sagacement dit : "Nous sommes tous ici, vous, moi et les autres, pour gagner de l'argent." Personne n'est particulièrement à blâmer, nous sommes tous à blâmer, peu importe à quel groupe nous appartenons. Et il y a de nombreux groupes. Passons-les en revue.

Il y a les Franco- et Teuto-Américains qui ont fait des centres d'art européens leur domicile et qui n'ont presque aucun mot gentil à dire sur leur pays. Ils viennent occasionnellement ici pour gagner de l'argent en produisant des œuvres de moindre qualité ("potboiling") puis se moquent de l'Amérique, comme Chartrain, Madrazo, etc., avec leurs poches bien remplies. "Les Américains n'ont aucun goût, vous savez. Tout est bêtise là-bas ; à quoi bon en parler. Aucun encouragement, aucune atmosphère. L'Amérique ne sert qu'à une chose : faire de l'argent." Ces fils déloyaux de la Colombie ont probablement passé de mauvais moments ici (pourquoi ne l'auraient-ils pas, vu la mauvaise qualité de leur travail ?) et n'ont pas été reconnus pendant des années. Ils sont allés à l'étranger, ont reçu une reconnaissance modeste immédiatement (les Ministres des Beaux-Arts s'en assurent) et se réchauffent dans cette reconnaissance, déversant leur rancune ou rappelant des souvenirs personnels à chaque occasion. Ils croient en la théorie cosmopolite de l'art de Whistler et ne réalisent pas que (contrairement à Whistler) ils auraient peut-être pu devenir de plus grands artistes s'ils étaient retournés en Amérique.

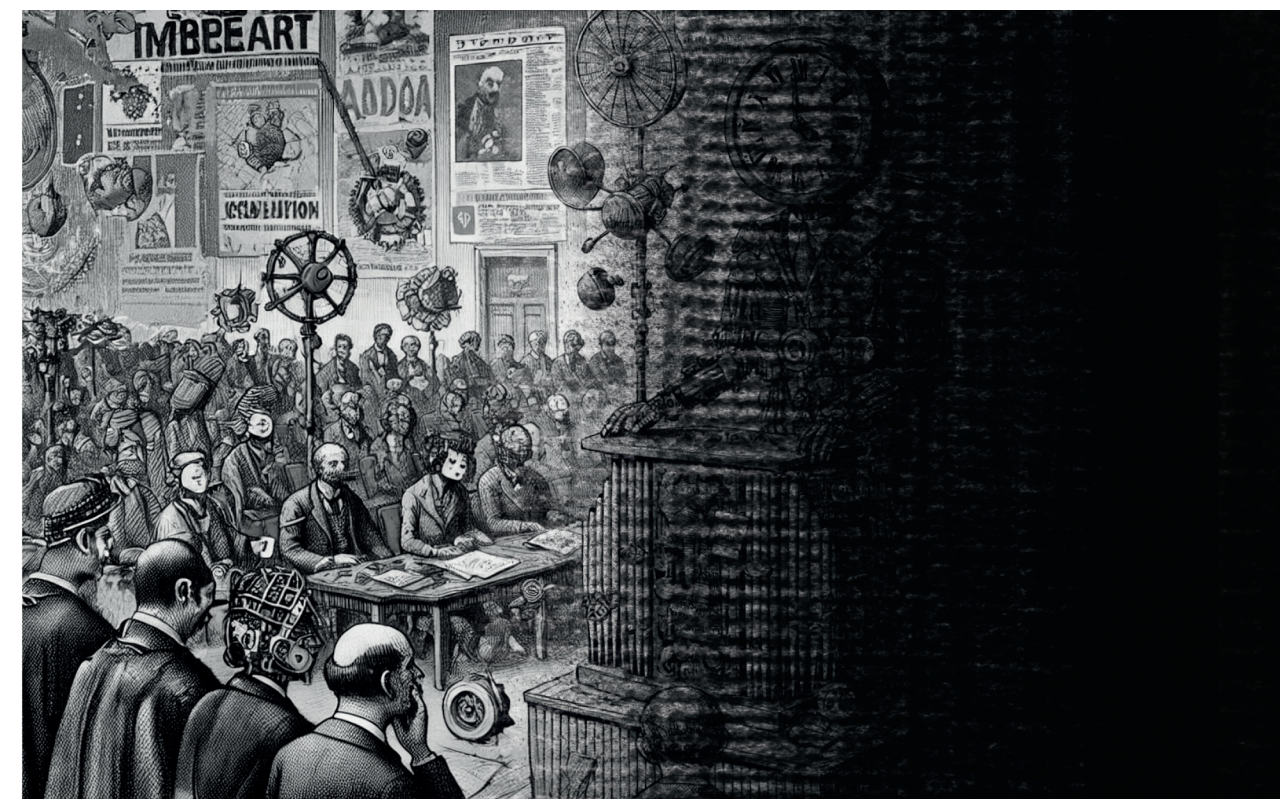
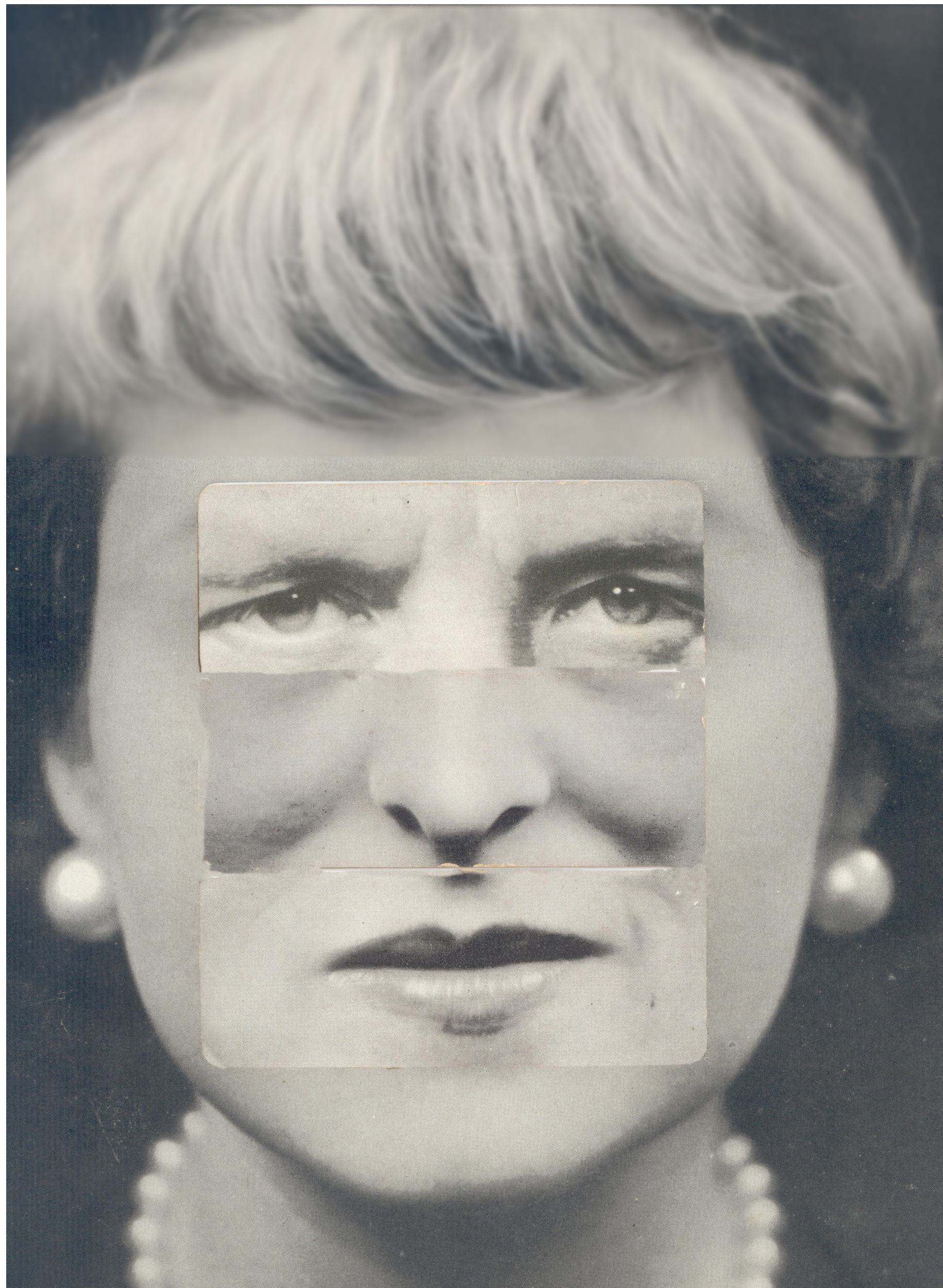
Et puis le public ! L'inconsidérée brutalité de ce monstre stupide, inconstant, sans honte, insatiable, insolent appelé "le public" – ce "panmufflisme contemporain", comme Flaubert l'a un jour crié dans un désespoir sauvage – ne nous épargne aucune des humiliations innommables qui sont le lot de l'artiste en lutte. Oh, la tragédie du "destin de l'artiste" qui, pour empêcher son génie de mourir de faim, doit mendier chaque centime de louange avec une servilité de chien de la part de ce public qu'il méprise au plus haut point !

La société, avec son léger intérêt pour les expositions et sa connaissance limitée de l'art, nous regarde avec mépris – "Qu'est-ce qu'il est, un artiste ? Bah !" – et ne nous admet pas dans leurs cercles intimes, du moins pas comme leurs égaux (Quels sont les artistes qui se déplacent avec succès dans la meilleure société ? Story, Munzig, Muller Ury, Stanford White – qui d'autre ?), et nous patronne soit par charité, soit pour des fins spéculatives.



NO-BULLSHIT MANIFESTO

CHERS COMMISSAIRES, CESSEZ DE VOUS PRENDRE POUR DES INTELLECTUELS, VOUS NE L'ÊTES MANIFESTEMENT PAS.



les sous de la chose en question

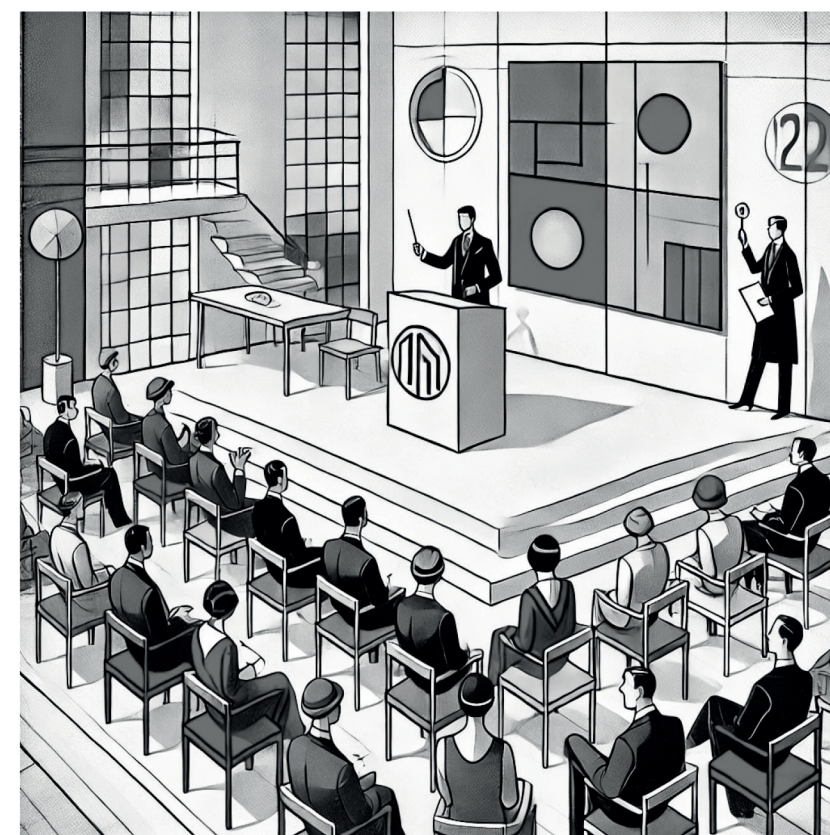
Le rapport 2024 sur le marché de l'art ouvre en lumière une transition post-pandémique vers une stabilisation des performances. S'évaluant à 5 milliards de dollars pour la première fois, le marché a reculé de 10% par rapport à l'année précédente. Malgré ce recul apparent, l'intérêt pour l'art reste vigoureux, illustré par un nombre record de ventes (132 000), soutenues par une demande de moins de 5 000 USD. Cette demande est alimentée par la digitalisation des ventes, a ouvert la porte à de nouveaux collectionneurs, notamment des générations plus en plus en ligne.

Les grandes tendances montrent une montée des segments abordables, alors que le haut de gamme connaît une contraction. Les œuvres vendues pour moins de 5 000 USD représentent 82 % des transactions, avec une forte demande pour les artistes émergents et les éditions limitées, comme Takashi Murakami et Banksy. Les œuvres de 10 000 à 50 000 USD attire également les collectionneurs, offrant des opportunités avec des artistes renommés plus accessibles.

Par région, le marché américain reste dynamique, avec des ventes de 100 millions de dollars, malgré un ralentissement des ventes de haut de gamme. En Chine, le marché s'ajuste, et Hong Kong maintient sa position malgré un certain essoufflement. La France connaît une progression notable grâce à des ventes de 100 millions de dollars, celle de la collection Titze, générant un intérêt international. L'Inde émerge comme une nouvelle destination soutenue par la croissance des ventes d'art locaux.

Le segment ultra-contemporain (art contemporain) reflète un ralentissement après un pic record de 2023, mais reste dynamique avec 148 millions de dollars de ventes. Les jeunes artistes féminines dominent ce segment, comme Jade Fadojutimi et Lucy Bull. Le marché de New York et Hong Kong jouent un rôle clé dans la promotion de cette nouvelle génération.

Le rapport conclut que le marché de l'art continue d'être distingué par sa résilience, une diversité croissante et une ouverture vers des formats d'achat innovants.





NO BULLSHIT MANIFESTO

Ceci est une ligne droite

Elle n'é réduit pas la forme à son expression la plus simple.
Elle ne symbolise pas le rejet de la complexité afin d'atteindre une abstraction radicale.
Elle ne représente pas l'universalité de la forme géométrique.
Elle n'est pas une rupture avec la tradition picturale figurative.
Elle ne fait pas partie d'une vision minimaliste.
Elle ne suggère pas une notion de progrès.
Elle n'est pas une forme de recherche d'une vérité dans une essence visuelle.
Elle n'incarne pas une tension entre le vide et la réflexion.
Elle n'évoque pas la solitude de l'artiste.
Elle n'est pas une méditation sur le temps, la constance et la répétition.

C'est juste une ostie de ligne.



Dans sa quête de signification intellectuelle, il délaisse souvent la maîtrise technique et la matérialité de l'œuvre, favorisant des idées parfois vagues ou volontairement obscures. Menant à une survalorisation de concepts au détriment de l'engagement artistique et de la créativité, laissant le public face à des œuvres qui semblent évasives, voire inaccessibles.





www.p8ex.com

